

**B. MONTHUBERT**  
**SAINT-RÉMY-sur-CREUSE (Vienne)**

# **B**ibliothèque de **T**ravail

Supplément au numéro 402 du 16 avril 1958

**25**

**MINUTES HEUREUSES**

*PAR*

**P. MORISSET**

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE — CANNES



BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

Textes d'Auteurs

MINUTES  
HEUREUSES

TEXTES RECUEILLIS PAR

P. MORISSET



*EDITIONS DE L'ÉCOLE MODERNE FRANÇAISE - CANNES*

## S O M M A I R E

-:-:-:-:-

p. 3	A la fenêtre le soir	E. DABIT
p. 3	A motocyclette	G. STE SOLINE
p. 4	Le hêtre	ANDERSEN
p. 5	Le bonheur du bébé Jean- Christophe	R. ROLLAND
p. 6	Le plaisir de la flânerie	J.J. ROUSSEAU
p. 7	En bateau	M. GORKI
p. 8	En bateau (suite)	M. GORKI
p. 9	Premières heures du jour	E. CHATRIAN
p. 10	La joie du travail bien fait	M. GENEVOIX
p. 11	Au collègue	A. FRANCE
p. 12	Une nuit à la belle étoile	J.J. ROUSSEAU
p. 13	En carriole	R. ROLLAND
p. 14	En carriole ( suite)	R. ROLLAND
p. 15	La joie de vivre au grand air	J. VALLES
p. 16	La joie de vivre au grand air	J. VALLES
p. 17	Plaisir de l'aube	COLETTE
p. 18	La Minute Heureuse	E. HENRIOT
p. 19	Plaisir de lire	J. VALLES
p. 20	Plaisir de lire ( suite)	J. VALLES
p. 21	La joie	E. VERHAEREN
p. 22	Joie printanière	RONCARD
p. 23	Odelette	H. de REGNIER

## A LA FENETRE LE SOIR

-:-:-:-:-:-:-:-

Depuis dix ans nous habitons une maison ouvrière. Nous y occupions, au sixième, deux chambres mansardées et une cuisine.

Maman répétait :

" C'est rare à Paris d'avoir une si belle vue . "

Les soirs d'été je m'attardais à la fenêtre. Les rumeurs de la ville cessaient, les lumières s'éteignaient. Je cherchais l'étoile polaire sans la découvrir jamais. Du lit, mon père me disait :

- Couche - toi !

Je répondais : " Oui, ! Oui ! "

Dans la nuit profonde et bleue, je devinais d'informes maisons endormies. Le vent me caressait, un chant me berçait.

Eugène DABIT " Petit-Louis "

- : -

## A MOTOCYCLETTE

-:-:-:-:-:-:-:-

La route descend en pente raide vers la vallée. Nicolas roule à toute allure, la bouche entrouverte, les cheveux tirés en arrière par le vent. Il saute, il saute, il retombe sur la selle et de nouveau est projeté en l'air. Sous lui, la machine pétarade joyeusement et reflète les derniers rayons rouges du soleil. Emporté par le coursier impétueux, le garçon se sent extraordinairement puissant et libre. Les murs glissent de chaque côté de lui comme une eau rapide et grise; les poteaux télégraphiques courent les uns après les autres de manière vertigineuse : la route est happée par la machine, cette dévorante. Le monde entier se rue ainsi vers Nicolas et puis s'ouvre, se partage en deux pour lui livrer passage.

" Le mal venu " - Claire SAINTE-SOLINE

## LE HETRE

-:-:-

Le printemps arriva et déjà il y avait presque trois ans que je traînais à Copenhague. Pendant toute cette période, je n'étais jamais allé en forêt. Un jour j'allais à Frederiksberg. Dans le parc, je me trouvai soudain sous un grand hêtre vêtu de ses jeunes feuilles. Dans la lumière du soleil elles étaient transparentes. Un parfum frais montait de l'herbe haute et les oiseaux chantaient. Une joie subite me pénétra. J'embrassai l'arbre et baisai la rude écorce.

- Il est fou, dit un passant.

Dégrisé, je m'éloignai à grands pas et, tout pensif, regagnai la ville.

ANDERSEN

" Le conte de ma vie "

- : -

## LE LIVRE FAVORI

-:-:-:-:-

Elle venait d'être très malade. On lui défendait de lire, les jours n'en finissaient plus. Mais voici que dans un coin du tiroir elle avait découvert ce petit volume. Comme elle l'avait tout de suite aimé ! Il parlait de soleil, d'arbres à fruits d'or, de batailles et de longs voyages sur une mer tumultueuse... Elle lisait ces aventures surprenantes, assise par terre sur le tapis et quand on entrait, elle cachait bien vite le livre sous un fauteuil à franges.

Depuis, elle ne s'en est plus séparée. Elle connaissait dans tous ses détours l'île délicieuse de Calypso; elle admirait le courage modeste et les yeux de feu du jeune Télémaque.

Andrée VIOLLIS " Criquet "





## EN BATEAU

--:--:--:--:--

(Le père de Gorki mourut à Astrakhan en 1872, et il fallut revenir à Nijni-Novgorod, en bateau, sur la Volga. C'est la grand'mère qui s'occupe de l'enfant, alors âgé de quatre ans.)

Elle parlait en chantonnant d'une façon particulière, et les mots qu'elle prononçait se gravaient dans ma mémoire ; ils étaient pareils à des fleurs brillantes, amicales et riches de sève généreuse.

Quand grand'mère souriait, ses prunelles, larges comme des cerises, se dilataient, s'enflammaient : son sourire découvrait des dents blanches et solides ; et quoique la peau noirâtre de ses joues fût plussée en une multitude de rides, le visage semblait quand même jeune et rayonnant...

Avant sa venue, j'avais, pour ainsi dire, somméillé ; mais elle avait paru, m'avait réveillé et conduit à la lumière ; elle était devenue à jamais l'amie la plus proche de mon coeur, l'être le plus compréhensible et le plus cher. Ce fut son amour désintéressé de l'univers qui m'enrichit et m'imprégna de cette force invincible dont j'eus tant besoin pour passer les heures difficiles.

Il y a quarante ans les bateaux n'allaient pas vite ; et il nous fallut beaucoup de temps pour arriver à Nijni-Novgorod ; j'ai gardé une impression fort nette de ces premiers jours où je me saturai, si je puis dire, de beauté.

Le temps restait pur, et du matin au soir nous demeurions, grand'mère et moi, sur le pont, à regarder, sous le ciel serein, les rives du Volga s'enfuir dorées par l'automne et brodée de soie .

Sans hâte, le bateau roux clair, remorquant une barque au bout d'un long câble, bat l'eau grise et bleue ; bruyant et paresseux, il remonte lentement

le courant. La barque elle, est grise aussi et ressemblable vaguement à un cloporte. Le soleil, sans qu'on se rende compte de sa marche, vogue au-dessus du fleuve. Chaque heure voit le décor se transformer ainsi que dans les contes de fées ; les vertes montagnes sont pareilles à des plis somptueux ornant le riche vêtement de la terre ; sur les rivages, des villes et des villages apparaissent, prestigieux ; une feuille d'automne dorée nage sur les eaux.

- Regarde comme tout cela est beau ! s'écrie à chaque instant grand'mère en m'entraînant d'un bord du bateau à l'autre ; et ce disant, ses yeux dilatés rayonnent de bonheur.

Souvent, quand elle contemple ainsi le paysage, il lui arrive de m'oublier totalement : debout, les mains jointes sur la poitrine, elle sourit, silencieuse et les larmes aux yeux, jusqu'à l'instant où je la tire par sa jupe noire garnie de percale à fleurs.

- Hein ? s'exclame-t-elle surprise . Il me semble que je me suis endormie et que j'ai rêvé.

- Pourquoi pleures-tu ?

- C'est de joie, mon petit, et aussi de vieillesse, explique-t-elle en souriant. Je suis déjà vieille, mes années, mes printemps ont dépassé la sixième dizaine.

Et, humant une prise, elle se met à me narrer des histoires fantastiques, de bons brigands, de saints, d'animaux et de forces mauvaises.

Quand elle raconte, elle se penche vers moi d'un air mystérieux, ses pupilles dilatées se fixent sur mes yeux comme pour verser dans mon coeur une force qui doit me soulever. Elle parle à mi-voix comme si elle chantait et ses phrases au fur et à mesure que s'allonge le récit, prennent une allure de plus en plus cadencée.

Maxime GORKI

" Ma vie d'enfant "





## AU COLLEGE

-:-:-:-

Or, ce jour là, dès que sur le signal accoutumé nous nous répandîmes dans la cour, notre camarade Hangard, qui nous dominait tous de sa haute taille, de sa voix forte et de son caractère impérieux, monta sur un banc de pierre et nous harangua. Hangard était bègue, mais éloquent: c'était un orateur, un tribun; il y avait en lui du Camille Desmoulins.

- Moucherons, nous dit-il, est-ce que vous n'avez pas assez de jouer au chat perché et au cheval fondu ? Changeons de jeu. Jouons à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comme on s'y prend. Ce sera très amusant, vous verrez.

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations. Aussitôt, faisant succéder l'action à la parole, Hangard organise le jeu. Son génie pourvoit à tout. En un instant les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leurs fouets, les brigands s'arment de couteaux et de tromblons, les voyageurs bouclent leurs bagages et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour et les lilas qui bordaient le jardin de M. le Directeur nous avaient fourni le nécessaire. On partit. J'étais un voyageur, et l'un des plus humbles : mais mon âme s'exaltait à la beauté du paysage et aux dangers de la route.

Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne affreuse, formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'attaque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous une foule de morts. Se dressant sur cette montagne humaine, Hangard en faisait une forteresse redoutable, que les brigands escaladèrent vingt fois, et dont ils furent vingt fois rejetés. J'étais moulu, j'avais les coudes et les genoux écorchés, le bout du nez incrusté d'une multitude de petites pierres aigües,



de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon coeur à la jouissance de tout cela.

Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi : je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai; la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, bien résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin.

J. J. ROUSSEAU

" Les Confessions"

- : -

EN CARRIOLE

-:-:-:-:-:-

Parfois on rencontrait sur la grande route un paysan dans sa carriole. Il connaissait grand-père. On montait auprès de lui. C'était le paradis sur terre. Le cheval filait vite, et Christophe riait de joie, à moins qu'on ne vint à croiser d'autres promeneurs : alors, il prenait un air grave et dégagé comme quelqu'un qui est habitué à aller en voiture; mais son coeur était inondé d'orgueil.

Grand-père et l'homme causaient, sans s'occuper de lui. Blotti entre les genoux, écrasé par leurs cuisses, à peine assis et souvent pas assis du tout, il était parfaitement heureux; il causait tout haut, sans s'inquiéter des réponses. Il regardait remuer les oreilles du cheval. Quelles bêtes étranges que

ces oreilles! Elles étaient de tous côtés, à droite, à gauche, elles pointaient en avant, elles tombaient de côté, elles se retournaient en arrière, d'une façon si burlesque qu'il riait aux éclats. Il pinçait son grand-père pour les lui faire remarquer. Mais grand-père ne s'y intéressait pas. Il repoussait Christophe en lui disant de le laisser tranquille ...

Christophe se taisait. Le roulement de la voiture l'assoupissait. Les grelots du cheval dansaient : ding, dong, dong, ding. Des musiques s'éveillaient dans l'air; elles voletaient autour des sonnailles argentines, comme un essaim d'abeilles; elles se balançaient gaiement sur le rythme de la carriole; c'était une source intarissable de chansons. L'une succédait à l'autre, Christophe les trouvait superbes. Il y en eut une surtout qui lui parut si belle qu'il voulut attirer l'attention de grand-père. Il la chanta plus fort. On n'y prit pas garde. Il la recommença sur un ton au-dessus, puis encore une fois à tue tête, tant que le vieux Jean-Michel lui dit avec irritation: " Mais à la fin, tais-toi ! tu es assomant avec ton bruit de trompette ! " Celui-ci lui coupa la respiration : il rougit jusqu'au nez et se tut, mortifié...

Il se consola, en regardant l'ombre du cheval. C'était là encore un spectacle étonnant. Cette bête toute noire courait le long de la route, couchée sur le côté. Le soir, en revenant, elle couvrait une partie de la prairie : on rencontrait une meule, la tête montait dessus et se retrouvait à sa place, quand on avait passé. Le museau était tiré comme un ballon crevé, les oreilles étaient grandes et pointues comme des cierges. Était-ce vraiment une ombre, ou bien était-ce un être ? Christophe n'eût pas aimé se rencontrer seul avec elle. Il n'aurait pas couru après comme il faisait après l'ombre de grand-père, pour lui marcher sur la tête et piétiner dessus.

L'ombre des arbres, quand le soleil tombait, était aussi un objet de méditation. Elle formait des barrières en travers de la route. Elle avait l'air de fantômes tristes et grotesques, qui disaient : "N'allez pas plus loin " ; et les essieux grinçants et les sabots du cheval répétaient : "Pas plus loin ".



J'ouvre la bouche toute grande pour le boire,  
j'écarte ma chemise pour qu'il me batte la poitrine.

Est-ce drôle ? Je me sens, quand il m'a baigné,  
le regard si pur et la tête si claire!...

C'est que je sors du pays du charbon avec ses  
usines aux pieds sales, ses fourneaux au dos triste,  
les rouleaux de fumée, la crasse des mines, un horizon  
à couper au couteau, à nettoyer à coups de balai....

Ici, le ciel est clair, et, s'il monte un peu  
de fumée, c'est une gaieté dans l'espace : elle monte  
comme un encens, du feu de bois mort allumé là-bas par  
un berger, ou du feu de sarment frais sur lequel un  
petit vacher souffle dans cette hutte, près de ce bou-  
quet de sapins ...

La rivière est pleine de truites. J'y suis entré  
une fois jusqu'aux cuisses, j'ai cru que j'avais les  
jambes coupées avec une scie de glace. C'est ma joie  
maintenant d'éprouver ce premier frisson. Puis j'enfon-  
ce mes mains dans les trous, et je les fouille. Les  
truites glissent entre mes doigts : mais le père Régis  
est là, qui sait les prendre et les jeter sur l'herbe,  
où elles ont l'air de lames d'argent avec des piqures  
d'or et de petites tâches de sang.

Mon oncle a une vache dans son écurie ; c'est moi  
qui coupe son herbe à coups de faux. Comme elle siffle  
dans le gras du pré, cette faux, quand j'ai aiguisé le  
fil contre la pierre bleue trempée dans l'eau fraîche.

Quelquefois je sabre un nid ou un noeud de cou-  
levres.

Je porte moi-même le fourrage à la bête, et elle  
me salue de la tête quand elle entend mon pas. C'est  
moi qui vais la conduire dans le pâturage et qui la ramène  
le soir. Les bonnes gens du pays me parlent com-  
me à un personnage, et les petits bergers m'aiment  
comme un camarade. Je suis heureux!

Jules VALLES  
" L'enfant "

PLAISIR DE L' AUBE

-----

J'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense . J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

A trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles, et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps ... C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion...

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chène, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles, je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

COLETTE

"- Sido "

LA MINUTE HEUREUSE

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Ce que je vois, de la fenêtre de mon cabinet, dans  
la tour :  
un bouquet de tilleuls bien hauts et bien ronds  
dans le ciel,  
sur la petite place du village, et en-dessus, la route  
blonde :  
un vieux mur couronné d'aristoloches, et dans le  
clos,  
l'allée de zinnias en fleurs, et les enfants qui  
jouent à perdre l'haleine.  
C'est un jour pareil aux autres. Suis-je heureux ?  
Je ne sais. Je sais seulement que ce jour passera,  
comme tant d'autres,  
et que plus tard, songeant à tout ce qui aura fini  
si vite,  
je me rappellerai, en la regrettant, cette journée  
fanée  
où il ne se passait rien, où le soleil baignait d'une  
lumière sans nuance  
la verdure épaisse d'août où les zinnias étaient  
immobiles et durs sur leurs tiges,  
où les enfants menaient un bruit d'enfer sous mes  
fenêtres.  
Et alors je m'apercevrai, le coeur plein d'amertume  
que le bonheur c'était cela : un jour pareil  
aux autres,  
sans souci, sans chagrin, sans plaisir même, un jour  
paisible et presque ennuyeux,  
auquel il aura manqué seulement un peintre pour  
fixer sur la toile la couleur des fleurs et la trans-  
parence de l'air,

la joie éparse des enfants, la douceur du ciel, et,  
à travers l'allée au sol rose,  
l'ombre croissante et longue, couleur de laque violette  
quand le premier coup de l'angélus du soir a sonné  
et que ce beau jour d'été tranquille n'était plus  
qu'un souvenir, comme tant d'autres, derrière moi,  
une partie de moi, à jamais morte, sans laisser de  
trace ...

Emile HENRIOT

Le Livre de mon père .

- : -

PLAISIR DE LIRE

-:-:-:-:-:-:-:-

J'ai été puni un jour.. Le surveillant s'est  
fâché ; il m'a enfermé lui-même dans une étude vide,  
a tourné la clef, et me voilà seul entre les murail-  
les sales, devant une carte de géographie qui a la  
jaunisse et un grand tableau noir où il y a des ronds  
blancs. Je vais d'un pupitre à l'autre ; ils sont  
vides ; on doit nettoyer la classe, et les élèves ont  
déménagé. Rien, une règle, des plumes rouillées, un  
bout de ficelle, le cadavre d'un lézard, une bille  
perdue. Dans une fente, un livre : j'en vois le coin,  
je m'écorche les ongles à essayer de le tirer. Enfin,  
avec l'aide de la règle, j'y arrive : je tiens le  
volume et je regarde le titre : Robinson Crusoé.

Il est nuit. Je m'en aperçois tout d'un coup.  
Combien y a-t-il de temps que je suis dans ce livre ?  
Quelle heure est-il ? Je ne sais pas mais voyons si  
je puis lire encore ! Je frotte mes yeux, je tends  
mon regard, les lettres s'effacent ; les lignes se  
mêlent, je saisis encore le coin d'un mot, puis

plus rien . J'ai le cou brisé, la nuque qui me fait mal, la poitrine creuse ; je suis resté penché sur les chapitres sans lever la tête, sans entendre rien, dévoré par la curiosité, collé aux flancs de Robinson, pris d'une émotion immense, remué jusqu'au fond du coeur ; et en ce moment où la lune montre là-bas un bout de corne, je fais passer dans le ciel tous les oiseaux de l'île, et je vois se profiler la tête longue d'un peuplier comme le mât du navire de Crusoe.

La faim me vient. Vais-je être réduit à manger ces rats que j'entends dans la cale de l'étude ? Comment faire du feu ? J'ai soif aussi. Pas de bananes ! Ah ! lui, il avait des limons frais ! Justement j'adore la limonade !

Clic, clac, on farfouille dans la serrure. Est-ce Vendredi ? Sont-ce des sauvages ?

C'est le petit surveillant qui s'est souvenu qu'il m'avait oublié et qui vient voir si j'ai été dévoré par les rats, ou si c'est moi qui les ai mangés !

Jules VALLES

" L'Enfant "

L A J O I E

-:-:-:-:-

Soyez remerciés, mes yeux,  
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,  
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;  
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil;  
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits  
vermeils  
Pendus au long du mur, près des roses trémières.  
Soyez remercié mon corps,  
D'être ferme, rapide, et frémissant encor  
Au toucher des vents prompts ou des brises profondes;  
Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,  
De respirer, au long des mers ou sur les monts,  
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

Je vous aime, lointains marais et bois austères,  
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre  
Où reposent mes morts .  
J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre:  
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,  
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,  
Vous devenez moi-même étant mon souvenir .

E. VERHAEREN

" La Multiple Splendeur "



L A S I E S T E

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Pas un seul bruit d'insecte ou d'abeille en maraude,  
Tout dort sous les grands bois accablés de soleil  
Où le feuillage épais tamise un jour pareil  
Au velours sombre et doux des mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, Midi splendide y rôde  
Et, sur mes cils mi-clos alanguis de sommeil,  
De mille éclairs furtifs forme un réseau vermeil  
Qui s'allonge et se croise à travers l'ombre chaude.

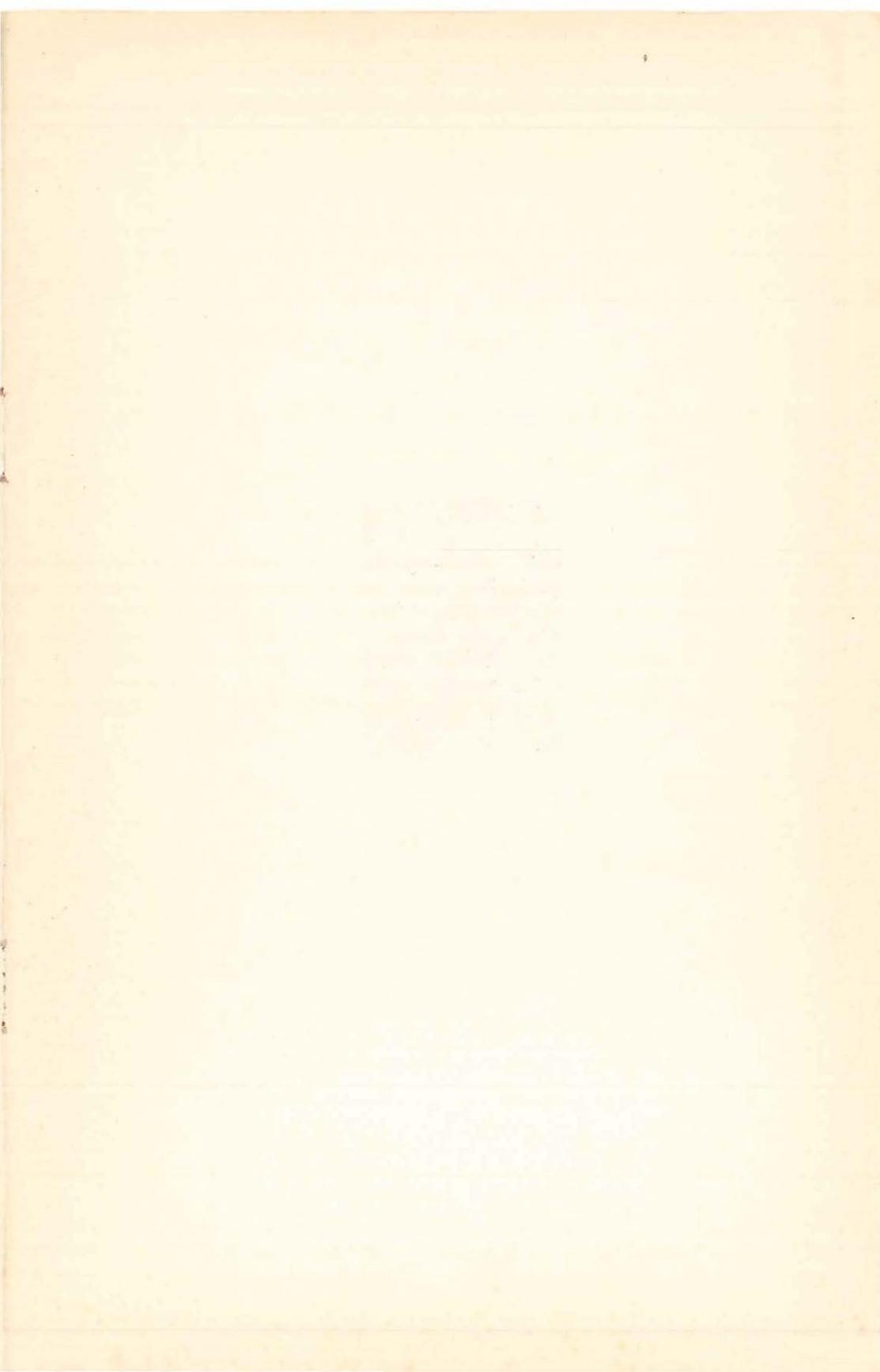
Vers la gaze de feu que tramant les rayons,  
Vole le frêle essaim des riches papillons  
Qu'enivrent la lumière et le parfum des sèves,

Alors mes doigts tremblants saisissent chaque fil,  
Et dans les mailles d'or de ce filet subtil,  
Chasseur harmonieux, j'emprisonne mes rêves .

J.M. DE HEREDIA

-:-:-:-







*Le gérant : C. FREINET*  
*Imprimerie C. E. L.*  
*Place Bergia - CANNES*